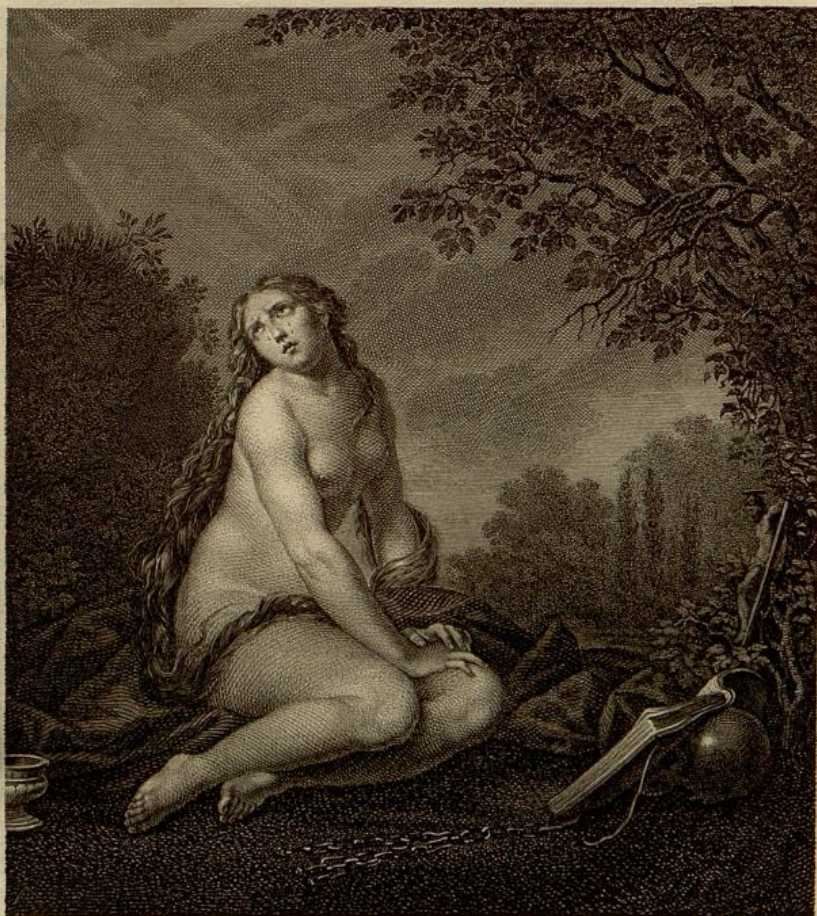


FURINI.

Florentinische Schule.



Gest. von S. v. Berger.

Gest. von L. xmann.

DIE BÜSSENDE MAGDALENA.



Francesco Furini.

Die büßende Magdalena.

Auf Leinwand. — Höhe: 5 Schuh $3\frac{1}{2}$ Zoll. Breite: 4 Schuh 9 Zoll.

Wenn es gleich nicht historisch gewiß ist, daß die bey dem Evangelisten Lucas (VII. 36—50.) vorkommende Sünderinn zu Nain, welcher Christus ihrer Liebe, ihres Glaubens wegen vergieh, mit Maria von Magdala eine und dieselbe Person ist, so entstand durch diese Annahme dennoch ein so schöner religiöser Charakter, ein so hohes Vorbild wahrer christlicher Buße und göttlicher Liebe, daß dessen Einfluß von jeher unter die wohlthätigsten gehörte. Nicht nur die religiöse Poesie und bildende Kunst ergriffen den anziehenden Stoff ihrer Geschichte, sondern auch frommer Glaube fand darin bey Sündern ein Muster zur Nachahmung und den Trost der Vergebung; daher nach ihr sogar der Orden der Büsserinnen (Pönitentiarinnen, Magdelonetten) im dreyzehnten Jahrhunderte nach der Regel des heil. Augustinus gebildet ward. — Indem es uns hier aber weniger um die historische Entwicklung, als um den artistischen Zweck zu thun ist, so wollen wir uns zu Letzterem wenden.

Magdalena ist hier in der ersten Zeit ihrer Buße in der Wüste dargestellt. Thränen der innigsten Wehmuth und Reue vergießend, blickt sie zum versöhnten Himmel auf, aus welchem ein Strahl des Lichtes durch nächtlich trübe Wolken tröstend auf sie fällt, die göttliche Gnade andeutend. Ihre Haltung zeigt trefflich eine gänzliche Hingebung; Leib und Seele sind dem Höchsten zugewandt. — Die Beleuchtung ist auf die Figur gesammelt, das Übrige aber in einem düstern Hellsdunkel gehalten; so hat der Künstler mit verständiger Ökonomie allen Effect der Nebensachen aufgeopfert, um ihn in der Haupt-Figur zu vereinigen. Diese ist von einer Carnation, Rundung und Weichheit, und von solch einer Kraft des Pinsels und Impas-

stirung, daß der Beschreiber dieses Blattes in der Galerie de Florence (wo es sich vormals befand) mit Recht davon sagen durfte: »Alles vereinigt sich, um »Furini hier dem Correggio an die Seite zu stellen.« Gegenwärtiges Blatt ist für die genannte Sammlung von H. Guttentberg gestochen. — Nebst diesem Blatte besitzt die kais. Gallerie von Furini noch ein Brustbild: die trauernde Tochter Tancred's; von beyden sagt Fr. v. Burtin: (vol. I pag. 27.) »Zwey »höchst kostbare Gemälde, welche in der Carnation dem Titian, im Effecte »dem Rembrandt den Rang streitig machen.« — Diese beyden Citationen für Solche, die schon einige Mähl unser Urtheil zu panegyrisch finden wollten. —

Francesco Furini, ein Sohn des Malers Filippo Furini, genannt Pippo Siamerone, wurde im Jahre 1600 zu Florenz geboren. Er genoss erst den Unterricht seines Vaters, dann den des Matteo Rosselli, und vervollkommnete sich endlich zu Rom und Venedig. Wenn er gleich kein ausgezeichnetes Talent für größere Compositionen hatte, so besaß er doch in einfacheren Gegenständen, besonders in einer graziösen Darstellung weiblicher Körper eine solche Vortrefflichkeit, daß man ihn nicht ohne Recht den Guido oder Albano der florentinischen Schule nannte. Seine Art zu mahlen gehört unter das Angenehmste, was man sehen kann; ein herrlicher Schmelz der Farben, ein zarter Pinsel, ein wohlberechnetes Helldunkel, bläulicht grüne Übergangstinten und ein treffender Ausdruck in den Köpfen charakterisiren ihn besonders. — In seinem vierzigsten Jahre trat er in den geistlichen Stand, und wurde später Pfarrer zu St. Ansano in Mugello, wo er im Jahre 1649 starb. Sein Bildniß findet sich im Museo fiorentino u. A. Schüler von ihm waren: H. Botti, L. Ferroni, genannt Bigino, J. Galestruzzi, J. Naldini, Ann. Niccolai, Dom. Peruzzi, Barth. Pogni, Vinc. Bannozzi, S. Rinaldi, Sim. Pignoni.

FRANCESCO FURINI.

MADELAINE PÉNITENTE.

Sur toile. — Hauteur 5 pieds $3\frac{1}{2}$ pouces. Largeur 4 pieds 9 pouces.

Quoiqu'il n'y ait point de certitude que la pécheresse mentionnée dans l'évangile de Saint-Luc (VII. 36—50.) à laquelle le Sauveur pardonna ses péchés à cause de sa charité et de sa foi, soit la même que Marie-Madelaine de Béthanie, la réunion de ces deux caractères dans un seul exprime cependant un modèle de pénitence chrétienne si parfait et d'un si grand amour de Dieu, que de tout tems il a été d'une influence bien-faisante et salutaire. Non seulement la poésie religieuse et les beaux-arts ont très-souvent choisi pour sujet l'histoire édifiante de cette grande pénitente, mais aussi la piété y a trouvé un sujet d'imitation, de consolation et d'espérance pour la rémission des péchés; et c'est pour cette raison que dans le treizième siècle on a même établi un ordre religieux portant le nom de pénitentes de Ste. Madelaine, et vivant selon la règle de St. Augustin. Cependant notre but n'étant pas tant d'entrer dans le détail de l'histoire, que de considérer ce tableau sous le rapport de l'art, nous nous bornons à développer ce dernier.

Madelaine est représentée ici dans les premiers tems de sa pénitence. Les yeux mouillés des larmes de la douleur et du repentir, elle fixe ses regards vers un ciel réconcilié, d'où un rayon de lumière, annonçant la grâce divine, perce à travers de sombres nuées, et la remplit de consolation. Son maintien exprime un entier abandon; son corps et son âme sont tout entiers à l'être suprême. La lumière est concentrée sur le corps de la Sainte, et le reste du tableau voilé d'un sombre clair-

obscur montre assez la sage économie avec laquelle l'artiste a sacrifié les accessoires à l'effet principal. La carnation est d'une rondeur, d'un moelleux, d'une énergie de pinceau et d'un empâtement tels, que l'auteur qui fait la description de ce tableau dans la galerie de Florence, où il était autrefois, en a pu dire à juste titre: »Tout concourt à rendre ici Furini le rival du Corrège.« Ce sujet a été gravé pour l'ouvrage de la dite galerie par H. Guttenberg. La galerie impériale possède encore du même artiste un autre tableau, représentant en buste la fille de Tancrede abîmée dans la plus profonde douleur. Au sujet de ces deux peintures Mr. de Burtin dit (Vol. I. pag. 27.): qu'ils »disputent le pas au Titien pour la carnation et à Rembrandt pour l'effet.« Nous citons ces deux passages pour répondre à ceux qui plusieurs-fois ont trouvé que nous outrons nos louanges. . . .

Francesco Furini, fils d'un peintre, nommé Filippo Furini, autrement Pippo Siamerone, naquit à Florence en 1600. Il reçut ses premières leçons de son père, puis de Mattéo Rosselli, et se perfectionna enfin à Rome et à Venise. Sans talent prononcé pour des compositions d'un grand style, il excella tellement dans la peinture de simples sujets, et surtout dans de gracieuses attitudes de corps de femmes, que ce n'est pas sans raison qu'il fut nommé le Guide ou l'Albane de l'école de Florence. Sa manière de peindre est des plus agréables, ses couleurs sont fondues avec beaucoup d'art, son pinceau est délicat, son clair-obscur bien entendu, ses demi-teintes d'un vert-clair tirant sur le bleu et une expression étonnante dans ses têtes: voilà les marques distinctives qui le caractérisent. A l'âge de 40 ans il entra dans l'état ecclésiastique et plus tard il fut fait curé de St. Ansano à Mugello, où il mourut en 1649. Son portrait se trouve dans le *Museo fiorentino* et ailleurs. Il eut pour élèves A. Botti, L. Ferroni, nommé Bigino, J. Galestruzzi, J. Naldini, Ann. Niccolai, Dom. Peruzzi, Bart. Pogni, Vinc. Vannozzi, S. Rinaldi, Sim. Pignoni.